

## LES DRAGONS

*Je suis devenu frère des dragons,  
compagnon des autruches.  
(Job, XXX, 29)*

LES PREMIERS DRAGONS arrivés dans la ville pâturent grandement du retard de nos coutumes. Ils reçurent un enseignement bien rudimentaire et leur formation morale se trouva irrémédiablement compromise par les absurdes disputes que provoqua leur installation parmi nous.

Peu surent les comprendre et l'ignorance générale fit que, avant que ne débute leur éducation, l'on se perdit en conjectures contradictoires sur le pays et la race auxquels ils pouvaient appartenir.

La controverse initiale fut déclenchée par le curé. Convaincu que, sous des dehors dociles et avenants, ils n'étaient rien d'autre que des émissaires du démon, il m'interdit d'assurer leur éducation. Il ordonna leur enfermement dans une vieille maison, préalablement exorcisée, où personne n'avait le droit de pénétrer. Quand il reconnut s'être fourvoyé, la polémique avait déjà pris de

l'ampleur. Un vieil érudit leur déniait leur qualité de dragons, « chose asiatique, d'importation européenne ». Un lecteur de journaux, avec de vagues idées scientifiques et un cursus scolaire interrompu avant la fin du lycée, parlait de monstres antédiluviens. Le peuple se signait, en mentionnant des mules sans tête, des loups-garous.

Seuls les enfants, qui jouaient furtivement avec nos hôtes, savaient que nos compagnons étaient de simples dragons. Mais on ne les écouta point.

La lassitude et le temps finirent par avoir raison de l'entêtement de beaucoup. Ou, s'ils conservaient leurs convictions, ils évitaient de les exprimer.

Mais ils eurent tôt fait de revenir sur le sujet. Une suggestion leur servit de prétexte: quelqu'un proposait de recourir aux dragons pour la traction des véhicules. L'idée fut unanimement saluée, mais de vifs désaccords éclatèrent au moment d'organiser le partage des animaux. Le nombre de ces derniers était inférieur à celui des prétendants.

Désireux de mettre un terme à la dispute, qui s'envenimait sans aucun résultat pratique, le prêtre avança une nouvelle idée: les dragons recevraient un prénom sur les fonts baptismaux et seraient alphabétisés.

Jusqu'alors, j'avais agi avec retenue, en m'abstenant de jeter de l'huile sur le feu. Si à cet instant je perdis mon calme et manquai de respect à notre bon curé, la faute en revint à cette démente dans laquelle nous étions plongés. Exaspéré, je laissai éclater mon mécontentement:

— Ce sont des dragons! Ils n'ont besoin ni de prénoms ni du baptême!

Ébranlé par mon attitude, sachant que je n'avais pas coutume de remettre en cause les décisions avalisées par la communauté, le prêtre fit preuve d'une belle humilité et renonça au baptême. Pour répondre à son geste, je me résignai à accepter les prénoms.

Lorsque, soustraits à l'abandon dans lequel ils se trouvaient, ils me furent confiés pour être éduqués, je pris la mesure de la responsabilité qui était la mienne. Une majorité d'entre eux avaient contracté des pathologies inconnues et en moururent. Deux survécurent, malheureusement les plus corrompus. Mieux pourvus en malice que leurs frères, ils s'enfuyaient de la grande maison, le soir venu, pour aller s'adonner à la boisson dans un troquet. Le patron du bistrot s'amusait en les voyant ivres et ne leur faisait pas payer leurs consommations. Le spectacle, au fil des mois, perdit de son intérêt et le cafetier refusait désormais de leur servir de l'alcool. Pour satisfaire leur vice, ils se virent contraints de commettre de menus larcins.

Néanmoins, je demeurais convaincu qu'il était possible de les rééduquer et de faire pièce au scepticisme général quant au succès de ma mission. J'usais de mes liens d'amitié avec le commissaire pour les faire sortir de la prison où ils étaient jetés toujours pour les mêmes motifs: vol, état d'ébriété, trouble à l'ordre public.

Comme je n'avais jamais eu de dragons pour élèves, je consacrais l'essentiel de mon temps à les interroger sur leur passé, leur famille et les méthodes pédagogiques en vigueur dans leur pays d'origine. Les interrogatoires successifs auxquels je les soumis ne me permirent de récolter que de maigres informations. Étant arrivés très jeunes dans notre ville, il ne leur restait que des souvenirs confus, y compris au sujet de la mort de leur mère, qui était tombée dans un précipice juste après qu'ils eurent escaladé leur première montagne. Pour rendre ma tâche plus difficile encore, aux défaillances de la mémoire de mes élèves s'ajoutait leur constante mauvaise humeur, causée par leurs nuits agitées et leurs gueules de bois.

Je leur dispensais mon enseignement sans relâche et, comme je n'avais pas d'enfants, c'est un soutien tout paternel que je leur apportais. De même, une certaine candeur dans leur regard m'obligeait à passer sur certains manquements que je n'aurais pas pardonnés à d'autres élèves.

Odorico, l'aîné des dragons, me valut les pires déboires. Maladroitement sympathique, malicieux, il devenait intenable dès qu'il y avait quelque jupon dans les parages. Pour ces motifs juponesques, et surtout parce qu'il avait un penchant naturel pour le vagabondage, il séchait les cours. Les femmes le trouvaient amusant, et il y en eut une qui, tombée amoureuse, quitta son mari pour s'en aller vivre avec lui.

Je fis mon possible pour briser leur liaison peccamineuse, mais ne parvins pas à les séparer. Ils m'opposaient une résistance sourde, impénétrable. Mes paroles perdaient toute signification avant de les atteindre : Odorico souriait à Rachel et celle-ci, rassérénée, se penchait de nouveau sur le linge qu'elle était en train de laver.

Peu après, on la trouva en pleurs auprès du corps de son amant. On imputa sa mort à une balle perdue, probablement le fait d'un chasseur maladroit. Une version que démentait le regard du mari.

Après la disparition d'Odorico, ma femme et moi reportâmes toute notre affection sur le dernier des dragons. Nous fîmes de notre mieux pour le remettre sur la bonne voie et parvînmes, non sans effort, à l'éloigner de la boisson. Aucun fils peut-être ne nous aurait comblés comme il le fit, en rétribution de notre amoureuse persévérance. Affable dans ses manières, João étudiait avec application, prêtait main-forte à Joana pour les affaires domestiques, transportait les emplettes faites au marché. Après le dîner, nous nous installions sous la véranda pour contempler sa joie quand il s'amusait avec les enfants du voisinage. Il les portait sur son dos, faisait des cabrioles.

Un soir, de retour de la réunion mensuelle avec les parents d'élèves, je trouvai ma femme tourneboulée : João venait de cracher du feu. Inquiet à mon tour, je compris qu'il avait atteint la majorité.

Cette nouveauté, loin de les effrayer, fit encore grandir son capital de sympathie auprès des jeunes filles et jeunes gens de chez nous. Seulement, maintenant, João ne restait plus guère à la maison. Il passait son temps entouré de joyeuses bandes lui réclamant de lancer des flammes. L'admiration des uns, les cadeaux et invitations des autres attisaient sa vanité. Aucune fête n'était pleinement réussie sans sa présence. Le curé lui-même requerrait son intervention lors de la kermesse en l'honneur du saint patron de la ville.

Trois mois avant les grandes crues qui devaient dévaster la commune, un cirque ambulante fit sensation dans la bourgade, nous émerveilla avec ses acrobates téméraires, ses clowns follement amusants, ses lions domptés et un homme qui avalait des braises. Lors d'une des dernières représentations de l'illusionniste, des jeunes gens interrompirent le spectacle à grands cris en frappant dans leurs mains :

— On a mieux que ça ! On a mieux que ça !

Pensant qu'il s'agissait d'une plaisanterie, le présentateur accepta de relever le défi :

— Nous ne demandons qu'à voir !

Au grand dam des membres de la troupe et sous les applaudissements des spectateurs, João descendit sur la piste et accomplit ses prouesses habituelles en crachant du feu.

Dès le lendemain, il recevait plusieurs propositions d'engagement de la part du cirque. Propositions qu'il

déclina, car il lui eût été bien difficile de trouver une situation plus prestigieuse que celle dont il jouissait dans la ville. Du reste, il caressait encore l'ambition de se faire élire maire.

Mais il n'en fut rien. Quelques jours après le départ des saltimbanques, on constata que João avait fui.

On trouva à sa disparition plusieurs explications fort imaginatives. Il se racontait qu'il s'était épris de l'une des trapézistes, spécialement dépêchée pour le séduire ; qu'on l'avait initié aux jeux de cartes et qu'il avait renoué avec le vice de la boisson.

Quelle que soit la raison de son départ, depuis lors, nous avons vu bien des dragons passer sur nos routes. Mais nous avons beau insister, mes élèves et moi, postés à l'entrée de la ville, pour qu'ils restent parmi nous, nous n'avons droit à aucune réponse. Formant de longues files, ils marchent vers d'autres destinations, indifférents à nos appels.